

Noël scandinave: Célébration de la nativité ou célébration des morts ?

*Prof. Univ. Dr. Mikkel B. Tin
Norvegia*

Festivalul de datini și obiceiuri de iarnă « Marmația 2008 »
Muzeul Maramureșului, Sighetul Marmației, 27-28 decembre 2008

Comme dans d'autres parties du monde, Noël en Scandinavie est une fête aussi importante que complexe. La célébration est composée d'éléments autochtones et d'éléments d'origine continentale, d'éléments assez récents et d'autres éléments qui semblent dater d'avant l'introduction du christianisme même et dont nous prendrons connaissance par la suite. Il est chose connue, en effet, que très tôt les gens de l'église romane ont placé la célébration de la naissance du Christ à sa date actuelle exprès pour qu'elle coïncide avec une grande fête déjà instituée dans la plupart du monde, la fête du solstice d'hiver. En Norvège, c'est le premier roi chrétien, Haakon le bon, qui fut responsable de son introduction et emplacement dans le calendrier au milieu du Xe siècle. Il y avait à cette coïncidence deux avantages: la population locale attendait une fête importante au moment du basculement cosmique, et les coutumes liées à cette fête pouvaient être transférées à un nouvel objet de culte¹; l'ancien objet de culte, sans être directement renié, serait remplacé, petit à petit, par le nouveau dieu qui, plus performant, plus attrayant, ferait tomber en désuétude un vestige païen au profit du message chrétien. Cela a été également le cas de nombreuses célébrations de saints qui étaient censés remplacer, dans le calendrier et dans le culte, d'anciennes déités tutélaires païennes (Birkeli 1938 : 200; 1944 : 120, 128). La question demeure

¹ Le mot scandinave pour Noël, *jul*, a une étymologie controversée. Ce qui est un fait, pourtant, c'est que les deux mois précédant la fête de Noël étaient appelés en gothique ancien (autour de l'an 350) *Fruma juleis* et *Iftuma juleis*. En islandais ancien (autour de l'an 1200), décembre était appelé *Ýlir*, nom construit sur la même racine. (Olrik et Ellekilde 1951 : 905-908). L'un des noms du dieu suprême du panthéon nordique pré-chrétien, Odin, était « *Jólnir* », le dieu de Noël (Eike, 278).

de savoir si cette superposition aboutit à un vrai remplacement de l'ancien par le nouveau, ou si l'ancien ne subsistait pas en grande partie sous son nouveau vernis chrétien (Birkeli 1938 : 111s).

La naissance du Christ venait donc coïncider avec la journée la plus courte de l'année et le retour tant attendu du soleil. Les données archéologiques et historiques témoignent de la célébration de cet événement majeur dans le cycle de l'année dans la plupart du monde. Et même si les croyances et les rites ont considérablement varié d'une époque à l'autre et d'un pays à l'autre, on peut relever au moins un trait commun dans ces variations, l'effort pour assurer la poursuite du cycle annuel. Après la récolte et la mort de la nature il était d'une importance vitale que la nature ressuscite et se remette à nourrir les hommes et les bêtes ; il fallait que les morts cèdent la place à la progéniture, l'obscurité à la lumière, l'hiver au printemps.

La naissance du Christ était dite apporter la nouvelle vie, la joie, l'amour et fournait en tant que telle un symbol assez approprié du début de l'année. En fait, l'évangile concevait ce commencement en un sens radical, car la Nativité n'était pas seulement la naissance du Christ et le début de l'ère nouvelle, elle introduisit en même temps la temporalité linéaire: la nouvelle ère s'étendrait comme une voie à sens unique jusqu'au jugement dernier, après quoi l'éternité abolirait toute temporalité. La marche vers l'éternité séparerait irrévocablement le présent du passé et les vivants des morts tombés en route. Mais cette nouvelle conception linéaire du temps se heurtait à une conception cyclique beaucoup plus ancienne, selon laquelle vie et mort n'étaient que deux aspects complémentaires d'une même existence, qui ne se limitait pas à la vie d'un simple individu. L'immaculée conception dont le Christ était le fruit, sa création miraculeuse *ex nihilo*, l'exclut de l'enchaînement cyclique des générations, enchaînement qui était et qui demeure le vertèbre des cultures agricoles où aucune nouvelle vie n'est concevable sans la vie qui le précède et dont elle prend la relève, et où tout être mortel trouve sa raison d'être dans la progéniture qu'il engendre.

Les chercheurs qui ont étudié le Noël scandinave se sont tous aperçus que la couche chrétienne de cette célébration est mince, et que les coutumes qui la constituent ne trouvent guère une explication satisfaisante dans le stricte cadre de l'évangile. Pour mieux les expliquer, certains chercheurs veulent voir en elles des vestiges de rites de fertilité, d'autres les lient davantage au culte des morts. Regardons de plus près quelques exemples de coutumes scandinaves de Noël :

La paille sur le sol et la visite des ancêtres

On a connu un peu partout en Scandinavie la coutume de couvrir le plancher de l'habitation d'une couche de paille pendant les fêtes de Noël (Celander 1928 : 138s ; Birkeli 1944 : 137-139 ; Weiser-Aall 1953). On disait « faire entrer Noël » lorsqu'on répandait ainsi la paille sur le sol et, analogiquement, « balayer Noël » lorsque, après les fêtes, on sortait de nouveau la paille. Après l'avoir sortie, il était coutume de l'éparpiller sur les champs ou la donner à manger au bétail pour le protéger et accroître son fertilité. La célébration de Noël avait donné à la paille, estimait-on, une force autant protectrice que fertilisante (Celander 1928 : 147-51).

De par sa nature, la paille est liée à la récolte, et la fertilité des champs est traditionnellement symbolisée par des gerbes, tout particulièrement par les dernières gerbes du champ. On a voulu voir dans la paille la preuve que l'ancien Noël était d'abord une célébration de la récolte et qu'elle devait assurer la fertilité des champs (Lid 1928 ; Olrik et Ellekilde 1951). Interprétation contestée par d'autres, ainsi que nous le verrons. Quoi qu'il en soit, la paille servait à confectionner, surtout en Suède, des faisceaux plus ou moins élaborés, parfois en forme de croix, que, le soir de Noël, on installait près du siège du maître de la maison ou au-dessus des portes et que, après, on donnait à manger au bétail (Celander 1928 : 146).

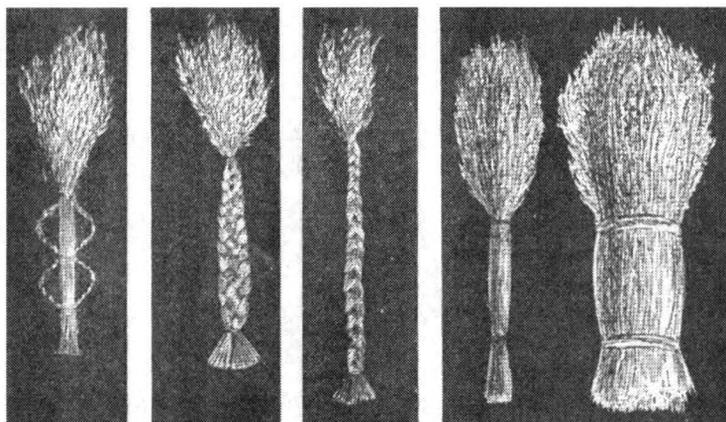


Fig. 1. Gerbes de Noël, en tresses et en faisceaux, à suspendre au-dessus de la table de Noël. Värmland, Suède de l'ouest.

On confectionnait également des figures zoomorphes, comme des boucs ou des chèvres, semblables à ceux représentés par les jeunes gens déguisés qui circulaient à Noël :



Fig. 2-3. A gauche, bouc de Noël contemporain confectionné en paille. Norvège. A droite, bouc et chèvre de Noël, dramatisés par des jeunes. Härjedalen, Suède de l'ouest.

Ces diverses images du bouc ont été interprétées comme une réminiscence du bouc qui tirait sur le ciel le chariot de l'ancien dieu des blés Thor lorsqu'il faisait résonner le tonnerre et répandit ainsi sa force génératrice sur les champs (Olrik et Ellekilde 1951 : 937). Réminiscence particulièrement saillante lorsque le bouc de Noël était l'accompagnateur de Thorri ou « Stéphane de paille », jeune homme couvert de paille, souvent de la dernière gerbe, et qui devait lui-même représenter une gerbe géante.



Fig. 4. Halmstaffan, « Stéphane de paille », jeune homme déguisé en gerbe géante, peut-être un descendant lointain de Thor, dieu des blés. Björkö, Suède de l'est.

Cette figure était à certains endroits au centre de la célébration suédoise de la deuxième journée de Noël, le jour de Saint Stéphane (Olrik et Ellekilde 1951 : 1079). Selon l'ancienne mythologie nordique, Thor, pour assurer son repas de soir, abattait régulièrement

son bouc et le ressuscitait de ses os le lendemain matin. En Suède, le bouc de Noël, en paille ou en jeune homme déguisé, était symboliquement abattu et ressuscité.

Plus rarement on confectionnait de la paille une figure humaine (*julesvein*, *julegubbe*) que, pendant la nuit de Noël on installait sous la table ou à la place d'honneur au bout de la table, et qu'après deux ou trois jours on en chassait (Lid 1928 : 43).



Fig. 5. Garçon de Noël, confectionné en paille. 167 cm de haut. Selbu, Norvège centrale.

Cette coutume est connue aussi en Finlande suédoise où on faisait des offrandes de boissons à ce *julegubbe* (Olrík et Ellekilde 1951 : 935-936). En considération de sa place à la table, cette figure aurait alors symbolisé le patron tutélaire de la maison, souvent l'ancêtre du maître actuel.

Or, s'il semble probable que la paille soit liée à la fertilité des champs, pourquoi alors la mettre sur le plancher à Noël ? Elle était une ancienne tradition festive, souvent combinée avec des textiles de différentes sortes suspendus au murs. Elle avait dans ce cas une fonction certes décorative, mais sa fonction principale était néanmoins de servir de lit à toute la maisonnée pendant la nuit de Noël. C'est que, au lieu de se coucher dans les lits ordinaires, on se mettait par terre dans la paille, maîtres et servants, hommes et femmes, jeunes et vieux, tous ensemble. Les gens expliquaient parfois cette coutume par le parallèle qu'elle offrait avec la Nativité quand, selon l'évangile, l'enfant Jésus gisait dans l'étable sur une couche de paille : Cette nuit-là, disait-on, nous devons tous partager la condition du Seigneur (Celander 1928 : 139 ; Bø 1974 : 64-65).

Or, puisque la coutume est plus ancienne que le christianisme scandinave, cette explication chrétienne ne peut nous satisfaire. D'autant que, en toute Scandinavie, et jusqu'à l'époque

contemporaine, on disait encore plus couramment que pendant cette nuit, on couchait dans la paille afin d'offrir aux morts, pendant leur visite annuelle, les lits de leur ancienne habitation (Celander 1928 : 206). Car telle était la conviction, qu'à Noël les morts venaient en visite et qu'à cette occasion ils auraient les mêmes besoins que les vivants (Birkeli 1944 : 134-146). En Finlande et en Suède ils voulaient se baigner et après, en toute Scandinavie, manger, boire et dormir, parfois danser. Les morts dont il est question, étaient des membres de la famille, surtout ceux qui étaient décédés au cours de l'année, mais aussi, semble-t-il, des ancêtres plus lointains, voire le fondateur de la lignée. En fait, à l'époque pré-chrétienne, il était d'usage d'ensevelir les morts dans des tumulus près de l'habitation, et depuis leur demeure dans le tumulus ils continuaient de participer à la vie de la ferme.

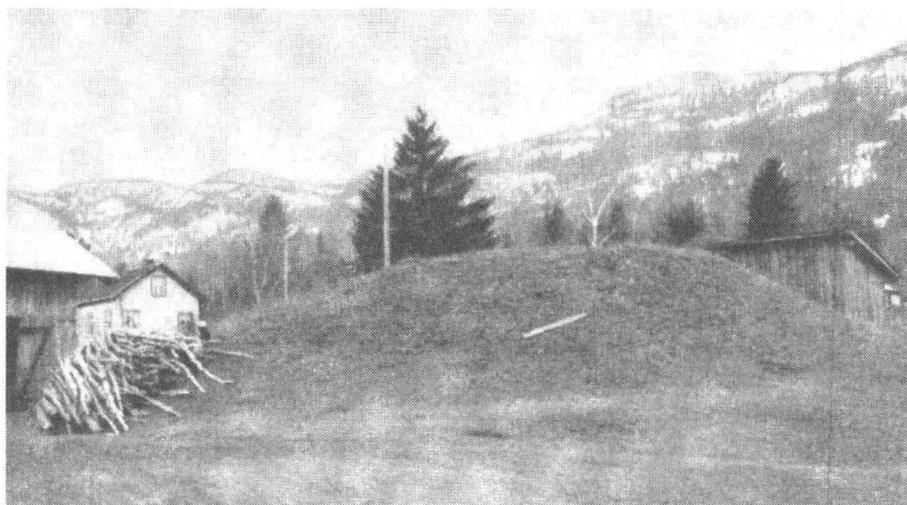


Fig. 6. Cour d'une ferme avec le tumulus où, jusqu'à la christianisation autour de l'an mille, fut enseveli le défricheur de la ferme et, après lui, ses descendants. Coutume interrompue par l'interdiction de l'église. Seljord, Telemark, Norvège du sud.

On disait trouver parfois dans les lits, le matin de Noël, de la « terre tombale », preuve de la visite des morts. On se les imaginait menant leur vie dans la tombe, en compagnie d'autres esprits souterrains, des génies du lieu, plus ou moins protecteurs de la ferme et dignes de respect. A Noël ils venaient tous ensemble visiter le monde terrestre ; ils menaient alors grand train, mangeant et buvant et faisant beaucoup de bruit. Les vivants leur cédaient les lits, ou se voyaient même parfois contraints à partir de la maison pour passer la

nuit de Noël au grenier de la ferme (Birkeli 1938 : 124). Pour bien accueillir les âmes des défunts, il était coutume de ne fermer à clé aucune porte (Birkeli 1944 : 142).

La table de Noël et le sacrifice à l'ancêtre

Le membre le plus âgé de la famille était le médiateur entre vivants et morts (Birkeli 1944 : 27). Cette médiation avait lieu au *höysete*, littéralement « le siège haut », c'est-à-dire la place d'honneur au bout de la table où était normalement assis le maître de la maison et exceptionnellement un invité de rang. Ce siège se trouvait dans le coin qui, comme ailleurs en Europe, fut considéré et vénéré comme sacré et dont le statut sacral fut signalé par des images, livres ou autres objets sacrés. Les idées et cérémonies liées à cette place d'honneur, souvent mentionnée dans les Sagas, ont été étudiées assez minutieusement par les chercheurs norvégiens, parfois comparées à des traditions étrangères (Berge 1920 ; Birkeli 1932, 1938, 1943, 1944, etc.). A Noël, lorsque le fermier y présidait avec, au milieu de la table, le bol de bière et le cierge et la famille tout autour comme une congrégation, et quand il bénissait le pain avant le repas et en remerciait le Seigneur après, il assumait le rôle du prêtre prêchant et effectuant l'eucharistie (Celandier 1928 : 235) ou, plus loin, du prêtre effectuant le sacrifice de bière et de sang aux anciens dieux païens. En fait, l'idée unificatrice des divers aspects de la place d'honneur est la force sacrale qu'il possède et qu'il peut conférer aux personnes et objets qui y sont placés. « L'ancien siège du maître était surtout le lieu cultique de la pièce, et grâce à la sacralité que pour cette raison il avait acquise, on lui attribuait aussi d'autres propriétés. Le culte était voué à la lignée, et le siège du maître était une place d'honneur et de repos pour les vivants aussi bien que pour les morts. » (Birkeli 1944 : 27) Ainsi cette place d'honneur exprime-t-elle la temporalité cyclique de l'ancien monde agricole : Alors que les maîtres de la ferme se succédaient, le siège du maître demeurait et scellait la chaîne des générations. La mort du père entraînait l'accession solennelle du fils au siège du maître, mais à Noël le maître actuel devait céder cette place à ses ancêtres.

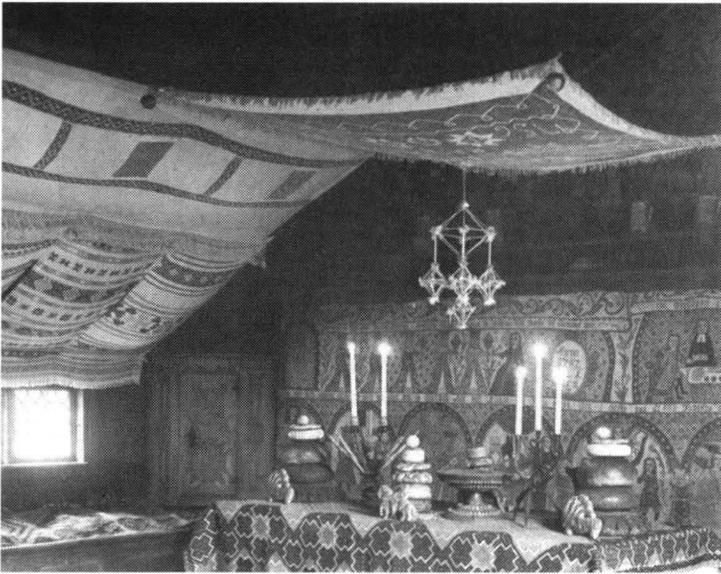


Fig. 7. Reconstruction d'une table de Noël, avec le siège du maître au bout de la table, devant la fenêtre, et son armoire avec la Bible dans le coin. Les toiles peintes et les pains empilés sont des particularités suédoises. Blekinge, Suède du sud-est, maintenant à Skansen, Stockholm.

A cette occasion solennelle, on suspendait sur les parois derrière la place d'honneur des draps blancs ou brodés, ou des tapisseries, et mettait sur le banc des coussins (Birkeli 1944 : 135-136). Morts et vivants mangeaient à la même table, souvent aussi les mêmes plats, les morts toutefois en général après les vivants. Ce pourquoi il était coutume de laisser sur la table les restes de nourriture et boisson pendant toute la nuit pour que les morts puissent se servir. En Suède et au Danemark, il arrivait qu'on mettait des sièges et des couverts pour ces invités invisibles, ou laissait vacante la place où le dernier décédé de la maisonnée avait eu l'habitude de s'asseoir (Celander 1928 : 196 ; Olrik et Ellekilde 1951 : 1053). Dans certains cas on desservait et dressait la table une nouvelle fois, ou dressait une autre table, expressément pour les morts (Celander 1928 : 203 ; Birkeli 1944 : 140). Le nouveau service pouvait être une fidèle répétition du premier, avec la meilleure nourriture et boisson festive que de la maison puisse offrir ; parfois on ne servait aux morts que de la bière et du pain auxquels les vivants n'avaient pas le droit de toucher. Le maître des morts, le plus âgé parmi eux, à la longue barbe blanche, prenait alors place au bout de la table ; il était le premier à

bâton, est l'un des attributs essentiels du chamane lorsqu'il dirige les rites d'extase. Il est vrai que le chamanisme n'est pas souvent relevé comme typique de Scandinavie ancienne, mais Mircea Eliade rappelle que Odin, le dieu suprême du panthéon nordique, est le prototype même du chamane (Eliade 1951 : 342ss) : A travers de dures épreuves il a acquis l'art des sorciers : il sait libérer son âme du corps et transformer cette âme en divers animaux qui communiquent avec les autres mondes ; il possède un cheval à huit pattes qui lui permet de passer à double vitesse entre les mondes ; il se montre souvent masqué et déguisé ; il vole des boissons et de la nourriture ; il est *Jólnir*, dieu de Noël (Eike 1980 : 277-278), et dieu aussi de la guerre et des guerriers tombés au champ d'honneur qu'il emmène à *Valhall*, la demeure des héros défunts.

On connaît pour l'*oskorei* l'expression « chasse d'Odin » ; en Allemagne, elle est connue sous le nom de *Wutandes Heer* où le mot *Wut* se retrouve dans le nom allemand d'Odin, *Wotan* ou *Wodan*, qui veut dire « pris de rage ». Cela pourrait indiquer la fureur comme un lien ancien entre l'*oskorei* et *Odin*. Il faut savoir qu'Odin était le commandant des *berserkir*, une troupe à la fois d'êtres mythiques et de guerriers véritables dont la tactique spéciale était la violente fureur dans laquelle ils savaient se mettre au moment du combat et qui faisait d'eux des fauves redoutables. Pour atteindre cette fureur qui les rendait insensibles au péril et aux douleurs, ils recouraient à des techniques semblables à celles décrites par Eliade dans son ouvrage *Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase* : l'alcool, les masques et les peaux de fauves, les hurlements, le fracas, les mouvements violents (Eike 1980:269). Même si les jeunes norvégiens qui circulaient à Noël ne semblent pas avoir été armés, et s'ils n'ont pas été organisés en des unions secrètes comparables aux fraternités continentales, et encore moins comme des armées¹, ils auraient

¹ Différents en cela des *berserkir* dont on pense qu'ils étaient organisés dans des fraternités secrètes. Eliade raconte qu'en Roumanie il aurait existé une union secrète d'hommes appelés « calusari » ("cal" = cheval). Ils auraient porté une tête de cheval en bois, exécuté des danses acrobatiques (pour guérir des maladies) qui donnaient l'impression de vols dans l'air. En même temps ils auraient imité le galop et les sauts des chevaux (Eliade 1976 : 196s. Cité par Eike 1980 : 285). De semblables unions appelées "Öja busar" auraient existé en Suède. En Norvège, en revanche, elles sont inconnues.

conservé selon cette thèse certains traits des rites d'extase des *berserkir* et du culte d'Odin¹.

Quelle que soit l'origine des cortèges et quel que soit leur lien avec l'*oskorei*, ceux qui les formaient à pied la nuit de Noël et à cheval le deuxième jour de Noël, appartenaient à un certain segment de la population : Ils étaient de jeunes hommes non mariés et donc socialement indéfinis. Leur statut équivoque aurait été souligné par leurs masques et déguisements et leur comportement déréglé qui à leur tour facilitaient leur rôle de médiateurs entre les morts et les vivants. Parmi la population eux seuls avaient le droit, et à ce moment liminal de l'année seulement, de se soustraire aux règles sociales et en même temps punir les infractions à l'ordre social qu'ils détectaient chez les autres.



Fig. 14. Cortège de Noël composé d'êtres masqués et déguisés avec, pour le clore, un joueur de violon dansant. Gravure par le Norvégien B. Bergström. 1869.

Il semble en effet que la tâche principale des jeunes masqués et déguisés ait été de veiller à ce que soient respectées les prescriptions tacites concernant les comportements en général, et les préparatifs de Noël en particulier. En même temps que des personnes en chair et en os, ces *julebukker* et *julesveiner* étaient aussi des esprits dont on racontait qu'ils sortaient des forêts au moment de la Sainte Lucie et s'approchaient successivement et secrètement de l'habitation, surveillant les préparatifs de Noël, pour entrer finalement dans la maison le soir de Noël ; depuis leur cachette sous la caisse à bois ils

¹ La Réforme, qui atteignit la Scandinavie dans les années 1530, s'efforça vainement de les supprimer (Olrík et Ellekilde 1951 : 952-957). Cela atteste le caractère païen de ces cortèges aussi bien que leur enracinement dans la population.

continuaient à espionner. En défendant ainsi des prescriptions immémoriales, ils se faisaient porte-parole des ancêtres (Olrik et Ellekilde 1951 : 950 ; Weiser-Aall 1954 : 32 ; Bø 1974 : 140-148).



Fig. 15. A gauche, Lussi, à droite, un bouc de Noël. Un des plus grands garçons endosse la plus grande jupe trouvable. Il noue autour de la taille un grand tablier destiné aux travaux de l'étable, et autour des épaules il met un châle et une écharpe rouge. Sur la tête, il attache un collier de vache sur lequel sont montées une corne de bouc et une corne de bélier. Comme oreilles il prend deux mouffles en laine, et comme langue une passoire en cheveux. Dans une main il porte un grand bâton tortueux, dans l'autre un sac. Le bouc porte le même genre de collier de vache. Dessins et description recueillis sur place. Norvège de l'ouest.

En revanche, les jeunes à cheval, si eux aussi venaient comme des messagers des morts et si l'on peut discerner en eux des liens avec l'*oskorei*, leur fureur paraît avoir eu pour fonction de ressusciter la vie hibernée. Le jour de Saint Stéphane, les jeunes avaient le droit à tous les chevaux du village. A l'origine, le but de leurs courses débridées était une source d'eau non couverte de glace, ou un puits loin de la ferme, qu'il fallait atteindre le matin du deuxième jour de Noël, le plus tôt possible et surtout plus tôt que les autres. L'eau vive qu'ils faisaient alors boire aux chevaux symbolisait la force vivifiante de la nouvelle année, et pour les attiser au maximum ils partageaient avec les chevaux l'eau-de-vie avec laquelle ils s'arrosaient eux-mêmes. A leur retour galopant ils entraient dans les cours des fermes pour « vaguer », ce qui consistait à aller par ci par là en formations de croix et de cercles ou faire trois fois le tour des bâtiments. Toujours en selle, ils allaient, en Norvège de l'ouest, jusqu'à entrer dans les habitations (Bø 1974 : 125). Partout, sous menace de voler en éclat les outils de la

cour, ils réclamaient de la bière et de l'alcool. Le motif sous-jacent semble avoir été de créer du mouvement, de remuer toute chose, de réveiller les forces latentes à la nouvelle vie.

Dans le cycle de l'année, Noël était une période exceptionnelle, et il fallait bien qu'elle prenne fin à un moment donné, et que la fête cède la place au quotidien. On a parlé parfois du « jour du départ » comme la fin de la fête de Noël. Il s'agissait alors, vraisemblablement, du départ des morts. Dans l'ancien calendrier ce jour est marqué par une corne à bière qui symbolise la salutation d'adieu. Dans d'autres cas, on parlait de « chasser Noël », ce qui consistait, conformément en Norvège, en Suède et au Danemark, à chasser les esprits avec des bâtons, des fouets, des balaies, (Lid, 1928 :108ff ; Birkeli 1944 : 147; Olrik et Ellekilde 1951 : 1086-1090). Cette coutume ne s'explique pas uniquement par la condamnation chrétienne du culte des morts ; à la mort et aux morts attachait depuis toujours un danger et une impureté dont il fallait se débarrasser avec différents moyens, une fois la fête terminée (Birkeli 1944 : 170; Weiser-Aall 1953 : 12 ; 1954 : 49). Et la violente chasse aux revenants ne semble pas sans relation avec les jeunes à cheval qui frappaient et remuaient toute chose pour ressusciter les forces vitales.

Conclusion

Selon la théorie lancée par Emil Birkeli (Birkeli 1944), les esprits qui reviennent d'un pays des morts situé au ciel, et qui choisissent la voie aérienne, appartiendraient à une époque très reculée, lorsque la crémation était encore coutumière en Scandinavie et pouvait libérer l'âme du corps crémé. Les revenants qui montent de leur demeure souterraine, en revanche, appartiendraient à une époque plus récente, avec l'introduction, au cours de l'ère des migrations, de l'inhumation des morts. Les morts ensevelis auraient été perçus comme plus familiers et plus bienveillants que les revenants volants. Les Scandinaves, dès lors, auraient été partagés entre une tendance nécrophile et une tendance nécrophobe : Ils auraient été particulièrement accueillants à l'égard des morts de la lignée, dont on pensait qu'ils veillaient à la prospérité de leur ancienne demeure ; et plus hostiles à l'égard des morts dont on ne connaissait plus les noms et qui semblaient ne venir que pour punir et voler. Au dernier stade, les ancêtres auraient donné naissance aux petits bonhommes au bonnet rouge à qui on sert encore aujourd'hui de la bouillie de riz dans la grange ; alors que les morts sans nom auraient dégénéré en cette suite

d'esprits démoniaques, de chevaux et de boucs de Noël qui finissaient peu à peu comme des figures grotesques de carnaval.



Fig. 16. La suite de Noël. Imaginée et peinte par le Norvégien Nils Bergslien (1853-1928). Il a remplacé l'atmosphère sinistre par de l'humour qui était sans doute une composante importante de ces cortèges bariolés.

Si, en effet, il s'agit de deux classes d'êtres surnaturels avec chacune une fonction particulière dans l'économie agraire, on pourrait aussi lier la première à la terre cultivée, l'*innmark*, et l'autre à la friche, l'*utmark*, distinction fondamentale, presque mythique dans l'ancienne Scandinavie. La punition la plus sévère que l'on pût infligé à un criminel était la proscription qui le reléguait à la friche où, dépossédé des droits de l'homme et abandonné aux forces de la nature, il serait pour ainsi dire réduit en bête sauvage ; alors que le défrichage était considéré comme un acte sacré et la terre cultivée comme sacrée avec pour centre le siège du maître dont l'ancienne législation assurait le statut inviolable. On aurait donc d'une part le défricheur comme dieu tutélaire, avec sa suite de génies de la terre cultivée, tous invités à partager au coin sacré le repas de Noël, et qui assuraient de là la prospérité de la *culture* ; d'autre part les esprits et démons de la *nature* dont il fallait se défendre et que l'on voulait à

tout prix tenir à distance lorsqu'ils venaient réclamer leur dû, des forces incontrôlables, à la fois destructrices et vivifiantes.

Partout dans le monde agricole, le solstice d'hiver est le hiatus qui assure le cycle de la culture aussi bien que de la nature. Les célébrations liées à cet événement sont immémoriales et insondables avec des sédiments séculaires sinon millénaires, mais en Scandinavie déjà en grande partie effacées. Leur interprétation dès lors est difficile. Mais dans la mesure où elles survivent ou sont décrites, on voit qu'elles se ressemblent d'un pays à l'autre, même entre des pays aussi éloignés que la Roumanie et la Scandinavie. L'étude comparative des vestiges de traditions anciennes peut nous renseigner sur leur motivation fondamentale et sur le sens à donner à maint détail.

Dans cette perspective la Nativité semble un rajout assez récent dans la célébration de Noël. Et elle trouve sa justification davantage dans la conception cyclique de mort et de renaissance, d'importance vitale dans l'agriculture, que dans l'eschatologie linéaire de la théologie chrétienne.

Littérature

- Birkeli, Emil** (1938) : *Fedrekult i Norge. Et forsøk på en systematisk-deskriptiv fremstilling*, Det Norske Videnskaps-Akademi i Oslo II. Hist.-Filos. Klasse, No. 5, Oslo
- (1943) : *Fedrekult. Fra norsk folkeliv i hedensk og kristen tid*, Dreyer, Oslo.
- (1944) : *Huskult og hindisighetstro. Nye studier over fedrekult i Norge*, Det Norske Videnskaps-Akademi i Oslo II. Hist.-Filos. Klasse, No. 1, Oslo
- Bö, Olav** (1974) : *Vår norske jul*, Det norske samlaget, Oslo.
- Celander, Hilding** (1928) : *Nordisk jul, I: Julen i gammaldags bondesed*, Hugo Gebers förlag, Stockholm
- Eike, Christine N. F.** (1980) : "...", in *Norveg. Journal of Norwegian Ethnology*, 23, Universitetsforlaget. Oslo-Bergen-Tromsø.
- Eliade, Mircea** (1951) : *Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*, Payot, Paris.
- Feilberg, H. F.** (1904) : *Jul, Allesjælestiden, Hedensk, kristen Julefest*, I-II, Copenhagen
- Helland, Anders** (1900) : *Norges land og folk*, VIII. Kristiania.
- Lid, Nils** (1928) : *Joleband og vegetasjonsguddom*, Det Norske Videnskaps-Akademi i Oslo II. Hist.-Filos. Klasse, No. 4, Oslo.

- (1933) : *Jolesveinar og grøderikdomsgudar*, Det Norske Videnskaps-Akademi i Oslo II. Hist.-Filos. Klasse, No. 5, Oslo.
- Olrik, Axel og Hans Ellekilde** (1951) : *Nordens gudeverden, II: Årets ring*, G. E. C. Gads Forlag, Copenhagen
- Weiser-Aal, Lily** (1953): *Julehalmen i Norge*, Småskrifter fra Norsk Etnologisk Gransking, Norsk Folkemuseum, Oslo.
- (1954) : *Julenissen og julegeita i Norge*, Småskrifter fra Norsk Etnologisk Gransking, Norsk Folkemuseum, Oslo.